

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 2

Artikel: Humour américain
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224388>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la détresse. Mais ce qu'il avait de plus lamentable, vraiment, dans son costume, c'étaient ses pauvres vieilles bottines à élastiques dont les tisons avaient fui sans laisser de vestiges et dont les semelles périmées buvaient l'eau froide des hivers.

Pauvre vieux bougre ! Il aimait bien, il aimait trop le vin blanc de chez nous. Et il se moquait du tiers comme du quart, ne possédant le tiers de rien ni le quart de quoi que ce fût.

Or, un soir qu'il avait bu plus que de coutume — ce n'était pas un soir quelconque, mais bien la veille de l'An, précisément — il aperçut, lui qui jamais n'apercevait rien, il aperçut dans la vitrine d'un épicière, un bon vieillard à barbe blanche avec un sac sur l'épaule et des verges à la main. Et il se rappela qu'autrefois il avait connu ce vieillard.

— Eh ! mais..., bredouilla-t-il, je ne me trompe pas... C'est... le père machin, ça... le Bon-Enfant. Comment ça va, Bon-Enfant ?

— Pas mal, fiston, et toi ? répondit le vieux (ou du moins il crut que le Bon-Enfant répondait cela, et même, il l'entendit ajouter) : Tu n'es pas dans ton normal ce soir, mon garçon ; va te coucher, ça te fera du bien.

— Eh ! je voudrais bien. Mais ce « tadié » de père Blanc, le cordonnier, ne veut plus me laisser entrer dans ma chambre... parce que... parce que je lui dois le loyer.

— Va seulement, dit le Bon-Enfant, ça s'arrangera bien !

Le vieux bougre haussa les épaules et, péniblement, il regagna sa mansarde.

Mais arrivé devant l'escalier, il se dit que peut-être il serait préférable de ne pas réveiller le père Blanc ; et il enleva ses vieilles bottines.

Las ! Il faut croire qu'il n'avait vraiment plus sa tête à lui, le pauvre. Car, après avoir enlevé ses vieilles bottines, il les oubliâ sur une marche de l'escalier, comme un ivrogne qu'il était. Et il monta, proférant à l'adresse de son logeur des injures qu'il vaut mieux ne pas redire, mais dont la plus aimable rime avec « torchon »... ; tout comme ont toujours fait les débiteurs de tous les temps, même dans les contes.

Mais le lendemain matin, il eut un coup au cœur en s'apercevant qu'il n'avait plus ses bottines. Il les chercha, naturellement. Et pour cela, il ouvrit la porte ; et les ayant trouvées, sagement alignées, il se traita de grosse bête pour les avoir laissées ainsi à la vue de tous et du père Blanc le tout premier.

... Mais comme il les prenait, il vit quelque chose qu'il n'avait pas remarqué tout d'abord, et ce quelque chose lui fit pousser un grand cri de joie.

Elles étaient ressemblées.

Vous souriez, lecteurs...

Vous voyez bien qu'il faut croire encore aux contes. Qui sait, peut-être l'an qui vient vous réserve-t-il d'en vivre un. S'il est beau, venez me le conter, voulez-vous ? On a souvent besoin d'un conte pour faire ces histoires toutes simples dont les humains s'amusent et dont les écrivains vivent.

Francis Gaudard.

VENGEANCES DE MARAUDEURS

HAUSSE de mes skis, je retrouve bientôt l'agréable sensation de glissement aisé, avec le léger engoncement ouaté dans la neige. Les skis glissent — claquent, glissent — claquent au rythme régulier des deux bâtons ferrés, qui piquent la neige avec le bruit de la pointe d'acier sur du verre. La bise a givré les sapins d'une croûte de cassonade ; leurs rameaux semblent gantés de mitaines en tricot bouclé. Mes skis glissent — claquent, glissent — claquent sur la couche glacée. Là-haut, le Risoud, à la frontière, immense « joux », silencieuse, engourdie par la désolation polaire... Quelle solitude propice pour assouvir une vengeance !...

Voici la clairière.

J'aperçois de loin la solitaire auberge frontière que tenait autrefois ma grand-mère. Elle n'a guère changé, après tant d'années ; c'est une très vieille maison foraine, datant des Hugue-

nots, avec sa façade rose à pignon, son « nouveau » jonché de fientes de poules, son jeu de quilles. Derrière, des détritrus bruns, à l'odeur forte, d'une distillerie. La cuisine noire, fumée, a encore sa grande cheminée où la bonne vieille hôteesse sautait les omelettes au lard pour les chasseurs, les arracheurs de gentiane, ou pour ces bandes d'audacieux lurons qui passaient en France les balles de tabac ou de café à la barbe des gabelous. Voici la chambre à boire, salle basse, au plafond barré de poutres saillantes ; dans son atmosphère épaisse, surchauffée, je revois, comme si c'était hier, mon grand-père, grand vieux, encore vigoureux, coureur de champignons et d'escargots. Il en savait des histoires, ce grand-père-là ; il avait fait la campagne de Crimée, devant Sébastopol, et celle d'Italie comme bersaglière, et en avait rapporté des anecdotes innombrables, et une longue cicatrice de sabre-baïonnette sur l'arcade sourcillière.

Cependant, le conte dont je me souviens le mieux, n'avait pas pour cadre la Lombardie, ni la Crimée, mais bien cette région reculée du Jura, et cette vieille auberge même, dont il était alors le propriétaire. Il me conta cette histoire pour la première fois un soir de janvier, alors que la bise hurlait lugubrement en soulevant des tourbillons de neige :

« Il faisait un temps comme ce soir, quand les Tavelins ont jeté le père Niquelet dans la baume à Cantin. »

Vaguement effrayé, je me rapproche de ma grand-mère. Lui, ses guêtres humides sur les chemins, continuait :

« C'est vieux, tout ça, mon « petiulet ». C'était encore du temps des Bernois. Le seigneur bailli d'Aubonne, le colonel Gruner, avait, de son chef, octroyé aux Bourguignons le droit de bocherage dans la forêt du Risoud. Mais ces fripons abusaient de cette faveur et coupaient plus que leur droit. Les communiers adressèrent à LL. EE. une supplique à ce sujet et eurent gain de cause ; ils obtinrent même l'autorisation d'établir des gardes-forestiers pour la surveillance de ces bois. Le vieux Niquelet était en même temps charbonnier et forestier ; il habitait justement cette maison. C'était un terrible homme, qui défendait le bien des communiers comme le sien propre. Il pouvait partir en tournée par un temps comme ce soir, et guetter durant des heures, le doigt sur la gâchette de son fusil, ces maraudeurs de Bourguignons, qui venaient avec luge et cheval voler les plus beaux épicéas de la forêt. Aussi y avait-il contre lui derrière le Risoud des haines terribles ; les trois Tavelins, parmi les délinquants pincés, avaient juré de se venger. Mais le père Niquelet se moquait bien de ces menaces ; vieux garçon, vivant seul comme un loup dans sa tanière, il continuait sa guerre impitoyable à tous ces voleurs de bois.

Un soir d'hiver, c'était vers 1750, le vieux garde fumait sa pipe assis près du foyer, dans cette chambre même ; son chien dormait à ses pieds, le museau allongé sur ses deux pattes. La bise était tellement violente que les tourbillons de neige s'élevaient jusqu'à la pointe des sapins, qui se tordaient, avec un bruit de marée, sous la tourmente... Ecoute, mon « petiulet », écoute la bise... On dirait que l'âme des trépassés gémit entre les arbres...

Tout à coup, le chien dressa les oreilles... Le vieux crut entendre taper à la fenêtre... à cette fenêtre-là, celle qui donne du côté du bois...

« Qui est là ? cria-t-il en allongeant la main vers sa carabine appuyée. »

— Père Niquelet ! Au secours !

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ?

— Mon frère s'est cassé la jambe !

Le garde crut reconnaître la voix et l'accent du grand Bastian Mimar, un bûcheron, un peu simple, mais inoffensif. La tempête redoublait, faisait craquer toute la maison. Que faire ? Après une hésitation, le garde s'enveloppe dans sa longue lévite, coiffe sa toque de fourrure et sort, les pieds dans ses cercles à neige. Son chien s'attache à ses pas.

« Reste, mon bon Griffon, garde la baraque. »

Il semble parfois qu'on va fatalement vers sa destinée.

« Encore la contrebande, hein, Bastian ? sur les chemins, à ces heures, par ce temps ? »

— Il est tombé au passoir des Etroits ; c'est Vinet qui m'envoie. »

A ce nom, une deuxième hésitation arrêta, un instant, Niquelet : ce Vinet était une fripouille, de la bande aux Tavelins, individu sournois et bon à tout.

« Ah ! bah, un homme ne me fait pas peur ! »

Les deux hommes s'engouffrèrent dans les sombres profondeurs pleines de gémissements, de hurlements de la forêt qu'on aurait crue en proie à une sarabande de tous les démons de l'enfer.

Le vieil Abram, le voisin de Niquelet, qui verrouillait sa porte, vit avec stupeur deux ombres, brassant la neige, monter vers le Risoud. Il frissonna :

« Des revenants, pour sûr ! » et il rentra précipitamment. »

*

Mon grand-papa fit alors une longue pause. Le tic-tac de l'horloge battait de grands coups dans le silence d'une accalmie... Puis, il continua, lentement, à voix basse :

« Depuis cette nuit-là, on n'a jamais revu le garde Niquelet ! »

Abram, le lendemain, surpris de ne pas voir la cheminée fumer comme à l'accoutumée, descendit, frappa à la porte. Point de réponse. Rien. Seul Griffon hurlait à la mort, enfermé dans la grange...

Voilà, mon « petiulet » ; depuis cette nuit-là, on n'a jamais revu le garde Niquelet...

La bise avait effacé les traces de pas ; le matin, il y avait deux mètres de neige par endroits. Des recherches entreprises au printemps ne firent rien découvrir, rien... Et le père Abram n'osa pas parler.

*

L'automne suivant, des femmes qui revenaient des framboises, racontèrent, toutes effrayées, qu'elles avaient vu, errer entre les arbres, le garde Niquelet, ses cerceaux à neige aux pieds, son fusil à l'épaule. Une autre fois, elles eurent vu son ombre près de la citerne du Passoir. Encore de nos jours des gens croient que l'âme du revenant hante le bois de la Frête.

Mais les gens sensés savent bien que le chemin qui monte au Risoud passe à côté de la Baume que je t'ai montrée cet été ; tu te rappelles bien ce grand trou rocheux où tu as lancé une grosse pierre qui a longtemps résonné dans les profondeurs effrayantes.

Attiré dans un guet-apens, le malheureux avait été jeté dans la baume.

Personne n'osa rien dire cependant, car ces Tavelins étaient craints ; on en avait peur. Mais derrière leur dos, on leur donna un sobriquet ; on ne les appela plus désormais que les « Baume-à-Cantin ».

*

« Encore un grog, monsieur ? »

C'est l'hôtesse qui entre et m'arrache brusquement à mes souvenirs.

« Non, merci ! Il se fait tard. Au revoir ! Je crains, moi aussi, de rencontrer le revenant Niquelet dans la nuit qui tombe. » Cyprien.

HUMOUR AMERICAIN

AU bord d'une rivière où ils viennent de voir tomber un de leurs amis, deux Américains le regardent froidement lutter contre le courant qui l'emporte. Ils concluent immédiatement un marché et font un pari.

— Vingt dollars qu'il se noiera ! dit l'un.

— Cinquante qu'il ne se noiera pas ! dit l'autre.

Et ils laissent le malheureux se débrouiller comme il l'entend, tout en se gardant bien d'intervenir ou de lui tendre une perche qui le sauverait.

* *

John vient trouver son ami Doyle et lui dit :

— Je suis très perplexe : je pourrais épouser une veuve qui m'apporterait 500-000 dollars, mais j'aime une jeune fille charmante. Conseille-moi, que faut-il que je fasse ?

— N'écoute que ton cœur, la fortune ne fait pas le bonheur : épouse la jeune fille, tu seras heureux.

— Je le ferai. Tu as bien fait de m'éclairer et de me guider...

— All right ! reprend son ami. Et maintenant, donne-moi l'adresse de la veuve.



A côté du bonheur.

IV

La fête des fiançailles eut lieu le troisième dimanche de novembre. L'air était gris, la bise froide et les arbres dépouillés. L'été et la joie semblaient lointains et illusoire, et pourtant jamais Juliette n'avait été si heureuse, ni Maurice si fier et si joyeux. Mme Destral avait préparé un bon goûter dans la chambre d'en bas. Il y faisait chaud, il y avait des plantes vertes et une gerbe de chrysanthèmes dorés, apportés par Maurice. Les invités étaient en petit nombre. La mère du fiancé, Mme Albertine Destral, une sœur de Mme Destral, la tante Amélie, vieille fille timide qui marchait sans faire de bruit et craignant toujours de gêner quelqu'un. La tante Amélie seule étant libre du lien conjugal, ce qui faisait d'elle la servante de toute la famille. Servante bénévole et heureuse de l'être, soignant les grippés, les accouchées, les nouveau-nés, accourant chez celles de ses sœurs qui faisait la lessive, et, le dernier drap séché, partait chez une autre qui faisait boucherie... Toujours grave et même triste, parce qu'elle voyait beaucoup de malades et qu'on lui faisait beaucoup de confidences, elle ne parlait que de gens malheureux, de maris et de femmes qui ne s'accordaient pas, de jeunes filles poitrinaires et d'enterrements où tout le monde avait pleuré.

— Tu veux l'inviter, maman, avait dit Juliette avec un peu de mauvaise humeur.

— Naturellement, je ne vois pas pourquoi elle viendrait toujours pour les corvées et pas pour les plaisirs... Je veux qu'elle vienne, et je ne veux pas qu'elle lève un doigt ni pour mettre la table ni pour quoi que ce soit, je veux qu'elle se repose, pour une fois.

— C'est qu'elle ne parle jamais que de choses qui vous donnent du noir et elle s'habille si drôlement.

Pour le coup, Mme Destral s'était fâchée.

— Tâche seulement d'avoir aussi bonne façon quand tu auras son âge. Si elle ne s'habille pas à la dernière mode comme toi, c'est qu'elle n'a pas le temps de repatigoter ses affaires parce qu'elle s'occupe des autres... Et puis, quand elle était jeune, je te promets qu'elle était plus belle que toi, quand même tu n'en crois tant.

Juliette n'avait rien eu à répondre, et la tante Amélie était venue. Assise à côté du poêle, sur lequel ses deux mains étaient posées, elle racontait à une vieille voisine la maladie d'une commune amie qui venait de mourir. De temps en temps, dans les intervalles des autres conversations, on l'entendait dire : Oh oui, elle a beaucoup souffert !... Ou bien : Elle avait déjà perdu connaissance à deux heures du matin...

Dans un autre coin de la chambre, le cousin John, un vieux garçon facétieux et goguenard, grand ami de M. Destral, buvait un verre avec ce dernier, en remuant des souvenirs qui ne ressemblaient point à ceux de la tante Amélie.

M. Destral rappelait au cousin que, dans le temps, certaines jeunes filles n'eussent pas mieux demandé que de partir joyeusement avec lui pour le long voyage, et qu'il y en avait encore une ou deux qui attendaient son ultime décision.

A quoi le cousin répondait qu'il était toujours décidé à se marier, mais que le mariage était une chose si sérieuse qu'il lui semblait que la vie n'était pas trop longue pour y réfléchir... Autour d'une table, la jeunesse faisait bande à part. Mau-

rice avait invité des cousins qu'il avait à Doulens, un jeune homme de son âge, Lucien Givray, grand garçon silencieux avec de beaux yeux mélancoliques, et sa sœur Suzanne, vive jeune fille de seize ans, aussi babillarde que son grand frère était taciturne, et qui, à première vue, avait été saisie d'un grand amour pour sa future cousine qu'elle admirait de ses jolis yeux. Juliette était ravissante dans la robe de taffetas noir qui avait été la robe de nocce de sa grand-maman, et qu'elle avait fait moderniser et garnir de tulle bleu pâle. Elle n'avait pas l'air paysanne endimanchée. Elle détonnait même un peu dans ce milieu paysan, parmi ces paysans qui avaient l'air de l'être, et ces solides meubles de noyer. Toutes les dix minutes environ, d'un geste joli, elle tournait la main gauche pour regarder l'heure à une montre-bracelet que son magnifique fiancé venait de lui offrir. Tout le monde avait admiré ce beau cadeau, et le cousin John, qui n'était pas délicat outre mesure, avait émis l'opinion que ça valait au moins cent cinquante francs.

— Cent cinquante francs ! avait ricané Hector qui avait des raisons pour s'y connaître un peu mieux, si tu disais trois cent cinquante...

Assises côte à côte sur le canapé, les deux marmans dressèrent l'oreille à ce beau chiffre.

— Est-ce possible, Albertine, dit Mme Destral mécontente, que Maurice dépense un pareil argent pour une chose qui ne pourra servir que le dimanche ?

— Que veux-tu, ma pauvre Marie, laisse-le faire ; si Juliette était une de ces évaporées qui ne pensent qu'à la toilette... Mais elle saura assez le retenir quand il faudra.

— Le bon Dieu t'entende !

Mme Destral avait soupiré cela comme si elle avait une arrière-pensée. Sa cousine, un peu gênée, la regarda.

— Tu ne connais pas Maurice, dit-elle, tu crois à des racontars, tu ne sais pas quel bon garçon il est... Tu verras comme ta Juliette sera heureuse.

— Le bon Dieu t'entende ! dit encore Mme Destral.

Du côté des jeunes gens, il y avait des rires, et une discussion. Juliette sur sa robe de soie avait mis un tablier de cotonne pour aller allumer le feu, Maurice s'offrait pour moudre le café et Lucien pour fouetter la crème.

— Viens aussi, Hector, fit le joyeux Maurice, tu nous donneras un coup de main.

— Non, dit Hector, qui avait mis son chapeau et qui s'appêtait à sortir, je dois m'en aller.

— C'est toujours entendu pour demain soir ?

— Oui, oui.

— Où ça, demain soir ? fit Juliette.

— Je ne t'ai pas dit ?... J'ai invité deux ou trois amis pour fêter aussi chez nous.

— Je croyais que ça se faisait avant la nocce.

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Ça fait que je ne te verrai pas demain soir ?

— Que oui, je viendrai un petit moment avant, parce qu'après...

— Après, dit la cousine Albertine, ce sera minuit, une heure, tu ne veux pas veiller jusque-là.

— Non, merci, dit Juliette en riant... A présent, Maurice, ôte-moi vite ce bracelet.

— Déjà ? dit Maurice.

— Oui, j'ai été une demoiselle un bon moment. A présent, je redeviens paysanne, il faut que j'aille soigner des bêtes dont je n'ose pas dire le nom devant des gens qui ont mis leurs habits du dimanche.

Elle riait. Sa future belle-mère la regardait avec complaisance. Oui, Juliette était bien la femme qu'il fallait à Maurice : assez pour supporter beaucoup sans faire de scènes, et assez digne pour ne pas se plaindre.

— Alors, dit à M. Destral le cousin John, quand toute la jeunesse fut sortie, ton fils fréquente la fille à Ulysse.

— On me l'a dit, fit M. Destral.

— Est-ce une gentille fille ? demanda la tante Amélie.

— Une gentille fille !... une petite flemmarde

qui laisse son père et sa mère s'éreinter pendant qu'elle reste à l'ombre à coudre ses fanfreluches.

— Drôle d'employée pour un paysan.

— Oh ! ce n'est pas encore fait, ça ratera peut-être.

— Ne vous y fiez pas, dit Mme Albertine Destral, quand un garçon est pris par un joli minois.

— Témoin votre fils, fit le cousin John.

— D'accord, mais Juliette est une autre paire de manches que cette petite pimbêche.

— Au moins, dit M. Destral, rasséré, un de nos enfants a de la chance, hein, Marie ?

— Oui, dit Mme Destral.

Mais elle avait un air si contraint qu'il y eut un froid pendant un petit moment.

V

Juliette, durant l'hiver, s'occupa de son trousseau. Pour entrer dans une bonne maison comme la maison Destral, il le fallait nombreux et de bonne qualité. Elle allait en ville, achetait de gros ballots de belle toile, la coupait, l'ourlait, la brodait. Elle faisait venir des échantillons, des dentelles, elle écrivait à Paris pour avoir des catalogues. Et la caisse du père Destral, qui n'était jamais très rebondie, se vit souvent saignée à blanc. Dès qu'il avait vendu quelques mesures de pommes de terre, ou de l'eau de cerises, ou qu'il avait tiré la paie du lait, Juliette venait, et, d'un petit air posé, qui n'admettait pas de contradiction, elle expliquait qu'il lui fallait tant pour les draps, et encore tant pour les serviettes.

(A suivre.)

Louise Musy.

Sur la rue. — Vous ne savez pas la nouvelle ?... Durand s'est brûlé la cervelle dans son bain !...

— Mais c'est affreux !! Mais aussi quelle singulière idée de prendre un bain aussi chaud !

Entre époux. — Excuse-moi, ma chérie, mais chaque fois que je te vois avec ton nouveau chapeau, il faut que je rie !...

— Mais, tant mieux, mon chéri... je le mettrai le jour où tu recevras la facture de la modiste.

L'utile précaution. — Vous entendez, Jean ! Je réveille : vous ne vous couchez qu'après mon retour.

— Bon ! Alors je vais demander au chauffeur de rester pour qu'il m'aide à remonter Monsieur !...

Maurice Chevalier, le plus parisien des artistes vous offre un succulent menu de rire et de joie, un service plein d'humour, au Bourg cette semaine. L'amusante aventure d'un garçon de café devenu millionnaire et qui ne peut se résigner à quitter son ancien métier, tirée de la délicieuse comédie de Tristan Bernard « Le Petit Café » déridera les plus moroses. Maurice Chevalier est à merveille gavroche, élégant, un peu vulgaire, bon enfant, sympathique en diable. Tania Fédor est belle, André Berley cordial et bien à sa place en cuisinier, Françoise Rosay caricaturale à souhait. Dimanche : deux matinées à 14 h. et 16 h. 15. — Vendredi 15 janvier, première à Lausanne d'une grande comédie parlée en français : « Si l'empereur savait ça ! » mise en scène par Jacques Feyder.

**Achetez
—votre Trousseau**

AUX TISSERANDS

4, rue Madeleine LAUSANNE
Près de l'Hôtel de Ville A. Lévy

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet
BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne